

COMMENT LONDRES SE PROTÈGE CONTRE LES RAIDS ALLEMANDS

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.637. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. — NAPOLÉON.

Dimanche
3
FÉVRIER
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
"PIERRE LAFITTE, FONDATEUR."

BOLO COMPARAITRA DEMAIN DEVANT LE TROISIEME CONSEIL DE GUERRE



LE CAPITAINE-RAPPORTEUR BOUCHARDON
juge d'instruction



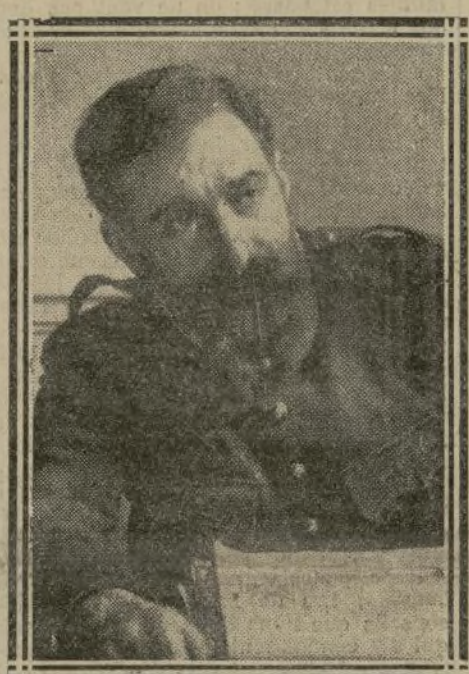
LE COLONEL VOYER (Phot. H. Manuël)
président du Conseil de guerre



LE COMMANDANT JULLIEN
commissaire du gouvernement



BOLO PACHA
accusé



LIEUTENANT MORNET
faisant fonctions d'avocat général



LIEUTENANT JOUSSELIN
assistant du lieutenant Mornet



LE GREFFIER THIBAUT
qui lira l'acte d'accusation



M^{es} PHILOUZE ET SALLES
avocats de Bolo



M^e MARCEL HÉRAUD
avocat de Porchère



PORCHÈRE
accusé



MONSIEUR BOLO
frère de l'accusé



M^{me} BOLO-SOUMAILLES
première femme de l'accusé



M. JOSEPH CAILLAUX
témoin



M^{me} BOLO-MULLER
deuxième femme de l'accusé



M. PANON
témoin

Demain s'ouvriront, devant le 3^e conseil de guerre, les débats du procès Bolo pacha-Porchère, inculpés, concurremment avec Cavallini, d'« intelligences avec l'ennemi ». Nous donnons ici les photos des personnalités appelées à jouer un rôle dans ce procès dont

le pays entier suivra les phases avec intérêt. Bolo n'a-t-il pas menacé de parler ? Pour l'instant, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus de l'extraordinaire fortune du pacha ou des moyens — et des facilités — qui permirent à un tel personnage de l'édifier.

LES GRÈVES EN ALLEMAGNE LA LOI MARTIALE A BERLIN ET A HAMBURG

Le gouvernement impérial change de tactique et recourt à l'intimidation contre les grévistes.

Le gouvernement impérial a changé de tactique en présence du mouvement ouvrier. Il a décidé de recourir à la répression brutale.

Le comité de grève a d'abord été dissous, et l'un de ses membres, Dittmann, socialiste minoritaire, a même été arrêté.

Ce sont ces mesures qui ont déterminé à Berlin, le 31 janvier, une vive effervescence qui s'est traduite, dans les quartiers populaires, par des collisions avec la police. Il y a eu des morts et des blessés.

A la suite de ces événements, la répression est apparue aux autorités comme nécessaire. Les cours martiales ont commencé à fonctionner à Berlin et à Hambourg. Il va sans dire que l'état de siège est renforcé, que le Reichstag reste clos et que la presse est jugulée.

Cette méthode d'intimidation semble avoir déjà produit quelques effets, au moins en province. Quant aux socialistes majoritaires, fort embarrassés, ils s'efforcent de faire dévier le mouvement vers la politique intérieure. Mais ni à Berlin, ni à Leipzig, ni à Kiel, il ne semble que les grèves aient complètement cessé. Quant à la presse de droite, elle demande des mesures sévères contre les socialistes indépendants.

Il faut donc attendre encore pour pouvoir porter un jugement sur le véritable état des esprits en Allemagne. Mais c'est de la tournure que prendront les pourparlers de Brest-Litovsk que dépendra le rétablissement du calme, puisque l'origine de l'agitation était dans la crainte qu'a eue l'opinion publique de voir échouer la paix avec la Russie. — J. B.

Une note officielle

BALE, 2 février. — On mande de Berlin en date du 1^{er} février :

« Les désordres d'hier ne se sont pas reproduits, suivant les nouvelles reçues jusqu'à une heure de l'après-midi. »

« On n'annonce non plus aucune proclamation digne d'être relevée. L'exploitation des entreprises de transports, ainsi que la circulation des piétons se poursuivent partout sans difficultés. Des nouvelles satisfaisantes parviennent également des autres points de l'empire. »

Le général américain Wood blessé

Il y a quelques jours, le major général Leonard Wood, de l'armée américaine, au cours d'une visite sur le front français, fut blessé au bras droit par un éclat d'obus.



MAJOR GÉNÉRAL LÉONARD WOOD

Immédiatement transporté à un poste de secours, il fut soigné par un médecin-major français. Il a été évacué sur un hôpital militaire de Paris.

Le chef d'état-major du général Wood, le colonel R., qui se trouvait auprès de lui au moment de l'éclatement du projectile, plus grièvement atteint, est soigné à proximité de l'endroit où l'accident est arrivé.

288 avions ennemis abattus par les Alliés pendant le mois de janvier

LONDRES, 2 février. — Le Times rapporte qu'au cours du mois de janvier 288 avions ennemis allemands et autrichiens ont été descendus, tandis que les Alliés, aux dires du quartier général allemand, auraient perdu 101 appareils. Deux avions allemands ont été descendus sur le front français dans les derniers jours de décembre, mais leur destruction a été officiellement signalée seulement dans les premiers jours de janvier, de sorte que le chiffre global réel pour le mois de janvier est de 286, alors que celui de décembre, y compris les deux avions signalés en janvier, était de 234.

Soixante-deux appareils ont été détruits et deux forces d'atterrissage endommagées sur le front italien. Sur ce tableau, il revient aux aviateurs anglais 39 appareils.

Les aviateurs britanniques sur le front occidental et les aviateurs de marine des escadrilles de chasse ont abattu 140 appareils ennemis, dont 53 ont été détruits par les pilotes, 4 par les canons antiaériens ou par les feux de mousqueterie, 50 forces d'atterrissage endommagées, et 1 capturé intact dans nos lignes. 38 de nos appareils, dont un avion de marine, ne sont pas rentrés. Nous en avons perdu 3 autres par suite d'une collision au-dessus des lignes allemandes.

Y compris un avion abattu au cours de l'incursion aérienne sur Paris, les Français ont à leur crédit 81 appareils allemands, dont 50 se sont écrasés sur le sol et 24 ont été forcés d'atterrir endommagés. De ces derniers, 12 ont probablement été détruits et 7 autres abattus par la canonnade.

LES MESURES ADOPTÉES A LONDRES POUR SE PROTÉGER CONTRE LES RAIDS DES AVIONS ALLEMANDS

Un corps de police spécial a été constitué. — Les listes des lieux d'asile sont affichées. — Tout passant a le droit de sonner à n'importe quelle porte et de se réfugier dans un immeuble.



LES AGENTS BÉNÉVOLES DE LONDRES QUI ENTRENT EN ACTION SEULEMENT EN CAS DE RAID SUR LA CAPITALE ANGLAISE

Un Anglais notable, chef d'industrie et membre du Special Constable Corps, me disait hier :

« Vous commencez à discuter les différents procédés à employer pour organiser, à Paris, la défense contre les bombardements aériens, et assurer la sécurité des habitants en cas de raid. Hélas ! à Londres nous avons acquis sur ce sujet une grande expérience, et l'organisation que vous réclamez y existe déjà depuis longtemps. »

— Voulez-vous m'en détailler les principales prescriptions ?

— Avec plaisir, car je crois que les Parisiens trouveront quelque avantage à profiter de notre enseignement. Sachez d'abord que nos procédés de défense se sont complètement modifiés depuis les premiers raids de zeppelins sur Londres, en 1915.

« A ce moment-là, on venait d'inaugurer ces tirs de barrage qui, par la suite, se sont intensifiés, car ils constituent la meilleure, la seule défense vraiment efficace. Les batteries antiaériennes étaient complètes par des troupes nombreuses et puissantes projecteurs qui, à la moindre alerte, fouillaient le ciel en tous sens. »

« Il s'agissait de prendre le « zepp » dans un rayon lumineux, et ainsi on pensait le livrer aux mitrailleuses du Royal Flying Corps qui, d'ailleurs, était constitué à ce moment, en majeure partie, par vos aviateurs. »

« Mais on reconnut les inconvénients de cette méthode qui concourait plutôt à guider les ennemis en leur servant de phare qu'à les gêner. »

« Aujourd'hui, on n'utilise plus les projecteurs : au contraire, on cherche à obtenir l'obscurité la plus complète sur la ville, et on y arrive. »

« De quelle façon ? Je vais vous l'expliquer. Il faut attribuer la plus grande partie des résultats excellents obtenus par nos mesures policières à la création de ce corps

de « Special Constables » dont le dévouement n'est plus à démontrer. »

« Ce corps est constitué par tous les habitants de Londres qui ne sont pas mobilisés mais sont suffisamment valides pour accomplir un service spécial. »

« On y trouve des commerçants, des chefs d'industrie, des rentiers, des membres des grands cercles. Tous considèrent comme un honneur et un devoir d'en faire partie. Ces fonctions sont gratuites, mais on paye au « Special constable » son équipement qui se compose d'une casquette noire, d'une veste d'agent de police, d'une lanterne et d'un sifflet. Grâce à ces volontaires, l'effectif policier de Londres se trouve quintuplé. »

« De plus, chaque engagé est utilisé selon ses aptitudes. Les uns arrivent avec leurs autos, les autres avec leurs motos ou leurs bicyclettes. Les directeurs d'usine ou de maisons sont sergents. »

« L'alerte est donnée par trois coups de canon : aussitôt les volontaires quittent leur maison, leur bureau ou leur club ; ils se précipitent chez eux, endossent leur veste toute prête dans l'antichambre et courent à leur poste, qui est à la mairie de leur arrondissement, dans une école ou au commissariat de police. Un fonctionnaire, mis au courant téléphoniquement des progrès du raid, leur distribue leur besogne. Les uns vont se placer près des avertisseurs d'incendie, prêts à appeler en cas de besoin ; les autres parcourent les rues, veillant à l'extinction absolue de toutes les lumières. Ils montent dans les maisons et, étant assermentés, ont le droit d'infirmer des amendes qui atteignent facilement mille francs. Dans les rues, ils arrêtent les gens qui passent, les interrogent et les dirigent vers les lieux d'asile. Pendant ce temps, les voitures de pompiers suivent le raid à travers les rues, en vue d'éteindre l'incendie au moment précis où une bombe vient de tomber. Les am-

bulances attendent, tout équipées, dans les carrefours, l'appel d'un cycliste pour se porter au point indiqué. Les listes de lieux d'asile, caves ou autres, sont connues et affichées. Le métro ouvre son large tube au flot des Londoniens qui viennent s'y installer avec des plants et des provisions. »

« Tout passant a le droit de sonner à n'importe quelle porte et de demander « Cover ». Celui qui lui refuserait l'entrée s'exposerait à une pénalité très forte. »

« D'ailleurs à travers la ville circulent des voitures avec de grandes pancartes, sur lesquelles est écrit : « Take cover » : mettez-vous à couvert. »

« Et on obéit, car le temps des bravades inutiles est passé ; on ne veut pas donner aux « Huns » la satisfaction d'avoir fait des victimes. »

« Ce sont encore les volontaires constables qui se chargent d'expliquer aux récalcitrants cette nécessité. »

« Il faut insister aussi sur le rôle important joué par ces volontaires dans la surveillance des espions qui, dans chaque raid, travaillent utilement pour le roi de Prusse. » Pour en avoir la preuve, la police à Londres s'est décidée à provoquer une ou deux fois de fausses alertes durant lesquelles elle s'est occupée uniquement de l'espionnage. »

« Elle a réussi ainsi à découvrir des individus faisant des signaux lumineux sur les toits d'un hôtel bien connu. »

« Et, depuis ce jour, il est interdit de se servir de lampes électriques de poche durant les raids. »

« J'ajouterais que la ceinture des pièces qui entourent la ville est tous les jours augmentée et que les tirs de barrage à feux croisés sont maintenant très denses. »

« Donc, police vigilante et nombreuse dans la ville, tirs de barrage : tels sont les conseils que nous donnent les Londoniens, qui s'y connaissent. — JULES CHANCEL. »

A PARIS, ON CONTINUE D'ÉLABORER DES PROJETS QUAND SERONT-ILS EN VIGUEUR ?

On a souvent raillé les conseillers municipaux de certaines communes qui se réunissent chaque fois que vient de se produire un incendie, afin de discuter sur la création d'un corps de pompiers. Aucune décision n'est jamais prise et les incendies éclatent comme par le passé.

Il semble que Paris n'ait rien à envier à la province. Le raid de gothas qui s'est produit dans la nuit de mercredi à jeudi était prévu depuis plus d'un mois ; il avait été annoncé comme devant avoir lieu le 27 décembre. Depuis lors, aucune ordonnance n'a été publiée ; la presse, seule, a commis, paraît-il, des « indiscretions ». »

Toutefois, au lendemain de l'incursion aérienne, une note annonçait que le nombre des avions de la défense allait être augmenté et que de nouvelles dispositions seraient ordonnées pour rendre plus efficaces les barrages antiaériens de notre artillerie.

Enfin, hier matin, paraissait dans les journaux, en même temps que la liste des victimes des gothas, la nomenclature des hôpitaux et postes de secours établis dans les différents quartiers. Le public eût certainement aimé à être fixé en même temps sur les refuges les plus propres à le mettre à l'abri des bombes ennemies. La censure, en effet, a laissé publier que les souterrains du Métro et du Nord-Sud, les catacombes, les cryptes des églises, les carrières de Montmartre, les sous-sols des monuments publics, etc., etc., seraient ouverts dès que serait signalée l'approche des avions allemands, et que la Ville de Paris allait procéder au recensement des caves voutées.

Nous avons cherché à savoir ce qui était advenu de ces divers projets. Mais de l'Hôtel de Ville on nous renvoyait à la préfecture de police, et vice versa. Nous avons pu apprendre, néanmoins, qu'une réunion s'est tenue hier après-midi, à l'Hôtel de Ville, à laquelle assistaient MM. Delanney, préfet de la Seine ; Raux, préfet de police ; Mithouard, président du Conseil municipal de Paris. Diverses mesures de protection ont été étudiées.

C'est ainsi que, dès que sera donnée l'alerte n° 2, toute « vie » devra être suspendue dans l'agglomération parisienne ; les lumières seront éteintes, même dans les usines ; les souterrains du Métro et du Nord-Sud seront ouverts ; la chaussée sera interdite aussi bien aux voitures qu'aux piétons ; les portes des immeubles devront rester ouvertes, non seulement pour permettre aux passants de trouver des abris, mais pour que la police puisse se rendre compte que les lumières sont éteintes dans les appartements donnant sur les cours. Enfin, des sanctions très sévères seront prises contre ceux qui ne se soumettront pas rigoureusement à ces instructions.

En ce qui concerne les églises, il est pro-

bable qu'elles demeureront fermées ; elles constituent, en effet, des buts très apparents pour les aviateurs ennemis ; dès lors, elles ne sauraient être recommandées comme abris.

Pour ce qui est du recensement des caves voutées existant dans chaque quartier — et pour lesquelles nous avons suggéré l'idée d'émettre des « bons de cave » qui permettraient à ceux qui en seraient titulaires de se réfugier dans l'immeuble qui leur serait assigné — la question n'a pas encore été envisagée. Il paraît que cela nécessiterait un surcroît de travail, et l'attente des résultats ne pourrait que retarder la mise en vigueur des dispositions nouvellement adoptées.

Mais, encore une fois, ce ne sont là que des projets.

LE BILAN FUNÈBRE

D'après la liste établie par la préfecture de police, et arrêtée hier à seize heures, le nombre des victimes occasionnées par le bombardement de la région parisienne dans la nuit du 30 au 31 janvier est, au total, de 49 tués (dont 14 femmes et 5 enfants) et de 206 blessés (dont 88 femmes et 13 enfants). On compte à Paris 33 tués (dont 11 femmes et 2 enfants) et 134 blessés (dont 50 femmes et 6 enfants) ; en banlieue, 16 tués (dont 3 femmes et 3 enfants) et 72 blessés (dont 38 femmes et 7 enfants).

D'une façon générale, l'état des blessés soignés à l'Hôtel-Dieu, à la Pitié et à Saint-Anthoine était, hier, relativement satisfaisant.

L'aviateur Lejeune, soigné à l'hôpital Beaujon, est en bonne voie de guérison.

1 personne atteinte sur 16.527

Pour Paris, le total des personnes tuées ou blessées est donc de 167.

Si l'on s'en rapporte aux chiffres du dernier recensement, la population est de 2.760.033 habitants. Sans doute ce nombre a été diminué par le départ des hommes mobilisés, mais les réfugiés ont comblé les vides, et au delà.

Dans ces conditions, on peut donc considérer, après avoir divisé le nombre d'habitants par celui des victimes, que les Parisiens courent un seul risque sur 16.527 d'être atteints par les bombes des avions allemands.

Ajoutons que ce raid, en dehors de celui du 13 juin 1917 exécuté sur Londres, est le plus meurtrier de tous ceux qu'ont effectués nos ennemis.

Les obsèques des victimes

Le bureau du conseil municipal s'est réuni hier, sous la présidence de M. Adrien Mithouard, qui a fait connaître à ses collègues les décisions prises par le gouverne-

LE CHIFFRE TOTAL DES VICTIMES S'ÉLEVAIT HIER A 49 TUÉS ET 206 BLESSÉS

ment au sujet des obsèques des victimes du raid allemand.

Les obsèques seront individuelles et auront lieu aux frais de l'Etat.

La Ville de Paris, de son côté, donnera des concessions gratuites dans les cimetières suburbains.

Des couronnes seront déposées sur les cercueils au nom de l'Etat et de la Ville.

Les deux gardiens de la paix morts en service pendant le bombardement seront l'objet d'une cérémonie municipale.

Aujourd'hui, à deux heures, seront célébrées, à Fontenay-sous-Bois, les obsèques des deux jeunes Lapie, le frère et la sœur.

M. Orlando visite les blessés

M. Orlando, président du Conseil des ministres d'Italie, accompagné de M. l'ambassadeur d'Italie et du préfet de police, s'est rendu dans l'après-midi d'hier dans les divers hôpitaux où ont été transportées les victimes du raid d'avions du 31 janvier.

Il a prié M. le préfet de police de remettre une somme de 10.000 francs au ministre de l'Intérieur pour être répartie entre les familles les plus nécessiteuses des victimes.

L'Union nationale des cheminots en faveur des victimes de la guerre a remis à M. le préfet de la Seine la somme de mille francs pour les victimes du raid aérien ennemi.

La réparation des dommages

Le service du contentieux de l'Hôtel de Ville a pris toutes dispositions utiles pour que, dès demain, les victimes du raid aérien puissent réclamer le bénéfice des récents décrets réglant la procédure de constatation et d'évaluation des dommages résultant de faits de guerre.

Toutes les mairies ont reçu les formules nécessaires. Mais le paiement des indemnités aura lieu seulement après le vote de la loi en instance devant le Parlement ; toutefois, des acomptes pourront être demandés par les intéressés.

Déclarations et demandes d'avances doivent être envoyées à la direction du contentieux, à l'Hôtel de Ville.

Paris sera défendu par 200 avions

La commission sénatoriale de l'armée, a entendu hier MM. Loucheur, ministre de l'Armement ; Dumesnil, sous-secrétaire d'Etat à l'Aéronautique ; Albert Favre, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur ; le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, sur le récent bombardement de la capitale, les moyens de riposte et de protection.

Parmi les mesures qui vont être adoptées, on signale les suivantes : les avions du camp retranché seront augmentés dans la proportion de 30 à 200, les batteries antiaériennes seront augmentées, les fusées éclairantes portées au double, etc.

LE TORPILLAGE DU "GIRALDA" LA PROTESTATION DE L'ESPAGNE SERA ÉNERGIQUE

Cette fois, des sanctions seraient stipulées à l'appui de la plainte du cabinet de Madrid.

La note que le gouvernement espagnol se dispose à envoyer à Berlin pour protester contre le torpillage du *Giralda* revêtira, d'après nos renseignements, un caractère d'énergie tout particulier. L'opinion publique s'est en effet prononcée dans ce sens avec une indéniable netteté, et M. Garcia Prieto tiendra certainement à lui donner satisfaction.

La note qu'il a rédigée posera, en effet, un principe préliminaire : celui de la sécurité absolue de la navigation côtière de l'Espagne.

Mais cette réclamation, si juste et si naturelle, n'est pas destinée, dans la pensée du gouvernement de Madrid, à rester platonique. Cette fois, des sanctions seraient stipulées à l'appui de la plainte. Sans aller encore jusqu'à la rupture des relations diplomatiques, l'Espagne avertirait le gouvernement impérial qu'elle renoncera à représenter ses intérêts dans les pays belligérants si elle ne reçoit pas pleine et entière satisfaction.

Ce n'est pas tout. La presse demande encore qu'un délai soit fixé à l'Allemagne pour rendre sa réponse.

Il est probable que M. Garcia Prieto suivra cette légitime indication.

Les Allemands s'étaient trop habitués à compter sur leurs bons rapports avec l'Espagne. Ils ont forcé la dose des torpillages et des manquements à leurs promesses. Après l'affaire du *Giralda*, qui engage l'honneur espagnol, il paraît difficile que l'Allemagne s'en tire par des faux-fuyants.

LONDRES, 2 février. — Selon le correspondant du *Daily Mail* à Séville, les nouveaux détails recueillis sur le torpillage du vapeur espagnol *Giralda* permettent d'affirmer que l'incident a une portée beaucoup plus grave qu'on ne croyait tout d'abord.

Le *Giralda*, qui allait de Huelva à Pasages avec une cargaison de pyrites, fut arrêté le 26 janvier à 14 h. 15 par un sous-marin allemand, à trente milles au large de Vigo. Le premier officier du *Giralda* recut l'ordre de monter à bord ; il fut retenu sur le sous-marin quatre heures durant, pendant lesquelles le capitaine du sous-marin envoyait une communication radiotélégraphique à Aranjuez, qui est en communication directe avec Madrid, demandant s'il pouvait couler le *Giralda*.

La réponse, qui vint probablement de l'ambassade d'Allemagne, fut affirmative. Des marins allemands montèrent alors à bord du *Giralda*, et ordonnèrent à son équipage de descendre dans les canots, se conduisant à l'égard des Espagnols, de la manière la plus insultante, enlevant, par exemple, aux officiers leur argent et leurs effets.

Puis ils placèrent des bombes à bord de *Giralda*.



PRINCE MAXIMILIEN DE RATIBOR
ambassadeur d'Allemagne à Madrid

Il semble que l'Allemagne veuille forcer l'Espagne à entrer dans la guerre, soit comme ennemie en l'irritant, soit comme alliée en la terrorisant. (Havas.)

La succession de M. Justin Godart

Le président du Conseil était retenu hier, à Versailles, à la Conférence interalliée. Il n'a donc pas désigné, dans la journée, le successeur de M. Justin Godart au service de Santé.

On pense, d'ailleurs, que cette nomination n'aura lieu qu'après le conseil des ministres qui se tiendra mardi. Le nom de M. Fernand Merlin est particulièrement prononcé.

Voici le texte de la lettre par laquelle M. Justin Godart, a adressé sa démission au président du Conseil :

Paris, 1^{er} février 1918.

M. le président du Conseil,

Au début de la séance d'aujourd'hui, les députés présents ont, par un vote à main levée, repoussé ma demande d'ajournement d'une interpellation portant sur une affaire soumise à une instruction judiciaire. En présence de ce rejet, contraire aux principes maintes fois affirmés et sanctionnés, que je devais soutenir, je m'estime obligé, conformément à la tradition parlementaire, de vous prier de recevoir ma démission.

Depuis un long temps à mon poste, je me suis constamment efforcé d'y faire tout mon devoir, malgré les difficultés aggravées auxquelles je me heurte.

Reprenant mon indépendance, je garde de votre personne un souvenir respectueux. Veuillez agréer, M. le président du Conseil, l'assurance de ma haute considération.

JUSTIN GODART,

Sous-secrétaire du Service de Santé militaire.

50 CENTIMES LA LEÇON D'ANGLAIS
par Correspondance
aux Soldats & S.-Off. — FIGIER, rue Rivoli 53 à PARIS

LE MONDE

LES COURS

— S. M. le roi de Monténégro, accompagné de S. A. R. la princesse Xénia, sa fille, est arrivé à Paris, venant de Pau.

NAISSANCES

— La comtesse Guy de Sèze, née de Quinsonas, a heureusement mis au monde une fille, Berthe.

MARIAGES

— Le lieutenant Jean de Maupeou, du 33^e d'artillerie, fils de comte de Maupeou et de la comtesse, née Hartmann, est fiancé à Mlle Agnès Mallet, fille de M. Frédéric Mallet.

— En la cathédrale de Luçon, vient d'être béni le mariage du vicomte Joseph de L'Esplépin, lieutenant au 3^e hussards, avec Mlle Marguerite de Maynard, fille du baron H. de Maynard, ancien officier supérieur de cavalerie, officier de la Légion d'honneur.

DEUILS

— Un service sera célébré le dimanche 10 février, à 9 heures trois quarts, en la chapelle de l'Institut catholique, 70, rue de Valenciennes, pour le repos de l'âme des anciens élèves et membres de l'Association des amis de l'Institut catholique décédés en 1917 et 1918, et des anciens élèves morts pour la France depuis le début de la guerre.

Nous apprenons la mort :

De Mme Tittoni, veuve du sénateur Vincent Tittoni, et mère de S. Exc. M. Tommaso Tittoni, ancien ambassadeur d'Italie à Paris, qui a succombé à Rome.

De lieutenant-colonel Aldebert, officier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, décédé des suites de maladie contractée au front.

De docteur Tschlenow, vice-président de l'Organisation internationale sioniste.

De M. Marius Marteau, chevalier de la Légion d'honneur, directeur des agences départementales du Crédit Lyonnais, décédé à Menton-Garvan.

De la baronne douairière G. de Grandcourt, en religion sœur de l'ordre de Saint-François-Régis, décédée au couvent du Tabernacle, à New-York, le 7 janvier dernier. Elle était la belle-mère de notre confrère le baron de Grandcourt.

De Mme Emile Grente, veuve du maire de Percy et conseiller général de la Manche, et mère du nouvel évêque du Mans.

De Mme de Lallemand de Mont, née d'Hausen, décédée à Nancy, à quatre-vingt-deux ans.

De Mme Aimée Ravarin, mère de M. Fleury Ravarin, ancien sénateur du Rhône, qui a succombé à Lyon, âgée de quatre-vingt ans.

BIENFAISANCE

— Ces jours derniers, à Pau, très belle matinée de bienfaisance au profit des Œuvres municipales de guerre de la Ville.

Après une charmante allocution de M. de Lassence, le distingué maire, M. Jacques Normand a fait sur le Béarn et le pays basque pendant la guerre une très intéressante causerie.

La princesse de Faucigny-Lucinge, Mlle Canton et M. F. Tors ont constitué une partie musicale très remarquable.

Enfin, venus de Paris pour la circonstance, le baron Brindejonc de Birmingham, Mlle Gladys Muxence et Madeleine Lambert ont eu des poésies et interprété délicieusement dix de M. Maurice Donnay, et l'Occasion, le joli acte de MM. Jacques Normand et Georges Rivollet.

Nombreuse assistance et très belle recette.

— Au profit de l'Hôpital américain de Nice, un bazar de charité sera inauguré en cette ville le 22 février, jour anniversaire de la naissance de Washington, et placé sous le patronage du consul général des Etats-Unis et de Mrs Dulany-Hunter, de la baronne de Bouteville, Mrs Underwood, Mrs Elbridge Gerry, Mrs Robinson-Riley, comtesse des Garetts, Mrs Wheatley, Mrs Francis Burgess, Mrs Harry Lyons, vicomtesse de Bresson, Mrs Adamson, Mlle Corréja, Mme Lacroix-Keep, Mme Baltazzi, etc.

— Le 12 février aura lieu, 45, rue La-Bodé, une très intéressante matinée de gala, au profit de la Protection du réformé n° 2, organisée par Mlle Suzanne d'Astoria, la cantatrice appréciée. Au programme : l'oratorio *Elie*, de Mendelssohn, interprété par Mlle S. d'Astoria, Aron ; Mme Nadinis ; MM. Plamondon, Byrne ; aux grandes orgues, le maître Justin Wright. Se feront également entendre : Mlle Aimée Marix, pianiste ; Mme l'irabelle ; MM. André-Lévy, Mendels, violoncelliste et violoniste.

— Une nouvelle œuvre, reconnue par arrêté ministériel et placée sous le patronage de S. Exc. le baron de Gaiffier d'Hestroy, ministre de Belgique à Paris, et de M. Albert Thomas, qui a pour but d'assister les ouvriers français et belges déportés et rapatriés en France, fait appel à la générosité publique et organisera des souscriptions, réunions, fêtes, etc., etc.

Séjour social : chez Mme Menard-Dorian, présidente, 89, rue de la Falsanderie. Les envois de fonds doivent être adressés à la légation de Belgique, 20, rue de Berry.

A LA SCABIEUSE, 8, rue Salomon-de-Gaus (square des Arts-et-Métiers), Tél. : Arch. 11-34. Modèles élégants. Deuil et d'été. Prix modérés.

SI VOUS ETES ASTHMATIQUE, EMPLOYEZ LA POUDRE LOUIS LÉGRAS, VOUS SÈREZ SOULAGÉ DE SUITE. 2 l. 20 (imp. compr.) T^{tes} Pharm.

LAINE anglaise, 44 fr. 75 le kilo, 12, av. d'Antin.

"BRETelles GALLIA"

Arthritiques
à base de
Lithinés
Sels naturels

de la Société
des Eaux de Martigny
constituent un traitement agréable,
efficace et le plus économique.

L'étui de 12 comprimés pour 12 litres d'eau
minérale : 175 (impôt compris). Toutes Pharmacies.
Laboratoire GUIGNIER, 91, Rue St-Lazare, PARIS.

SAVON DENTIFRICE VICIER

Mailleur Antidépique, 31, rue de la République, Paris.

B L O C - N O T E S

L'« *vieil Américain* » qui fait parler M. Duplan, dans le livre que j'examine l'autre jour, émet quelque part, avec son bon sens ordinaire, l'opinion suivante :

« A l'exposition de San-Francisco, le palais de la France était la reproduction du joli palais de la Légion d'honneur à Paris, construit jadis, je crois, par l'architecte Gabriel pour le prince de Salm. A mon avis, il eût été bien préférable de faire construire un pavillon original par un de vos bons architectes ou de choisir parmi les dessins de vos jeunes talents celui que vous auriez trouvé représentant le mieux le génie de la France actuelle. Tout le monde sait que vous avez eu des architectes remarquables au temps de Louis XV ; mais pourquoi ne pas donner à l'un de vos contemporains l'occasion de montrer ce qu'il sait faire ? Il n'y a pas de risques à cela : l'édifice sera en plâtre et durera ce que doit durer l'exposition, c'est-à-dire six mois. Supposez que votre homme ait produit une croûte, la pioche du démolisseur l'aurait flanqué par terre avec les autres aux premières gelées. Supposez, au contraire, qu'il eût enfanté un chef-d'œuvre : quelque ville américaine soucieuse de construire un hôtel de ville, ou un Sénat, ou quelque particulier désirant une maison de campagne aurait retenu le nom de l'auteur ; et voilà notre homme lancé ! On lui fait construire d'autres hôtels de ville et d'autres palais de justice. Comme il est Français, il s'adresse, pour la décoration et l'ameublement, à des artistes, à des sculpteurs, à des tapissiers français, et pour les jardins, à des pépiniéristes français... Vous perdez l'occasion de vous faire connaître : en France, vous avez trop le respect des morts et pas assez le souci de l'intérêt des vivants. »

Sévère, mais juste ! Et, ce qu'il y a de curieux, c'est que j'ai eu bien souvent la pensée que ce n'est pas maintenant que tel ou tel de nos romanciers de grand talent qui écrivent aujourd'hui des œuvres dites « nationalistes », ou sont célébrés nos vieilles mœurs — tel M. Paul Bourget, par exemple — que ceux-ci rendent les plus grands services à la France. Ils lui étaient peut-être plus utiles jadis, aux temps où leur psychologie mondaine ne craignait pas quelque frivolité, où ils consacraient de longues pages à la description de l'ameublement d'un salon élégant. Nous sommes très lus à l'étranger. De toutes nos exportations, la seule même qui se soit régulièrement accrue est celle de notre littérature : et il n'y avait pas une belle dame américaine qui, ayant lu cette description, ne rêvât de changer son mobilier et ses tentures en s'adressant à la France.

Je dis très sérieusement que M. Paul Bourget rendait là à nos industries un très réel service : nos écrivains peuvent être les meilleurs de nos placiers — surtout qu'ils n'en rougisent pas !

Pierre MILLE.

Sourires pincés
Au moment où M. Trosky s'est décidé à retourner à Brest-Litovsk — mais avec la résolution proclamée de ne pas accepter la paix allemande — il est amusant de noter les efforts faits par les hauts et puissants négociateurs austro-allemands pour amadouer les rudes représentants bolcheviks qu'ils sont contraints de traiter d'égal à égal.

Les Allemands n'avaient rien négligé pour éblouir leurs hôtes par leur faste et leur bonne grâce.

La salle des négociations était une vaste pièce qui servait autrefois de mess d'officiers et qui avait été décorée de tapis, de tentures et de corbeilles de fleurs.

Aux heures des repas, le hall se transformait en une salle de festin, où les viandes les plus savoureuses et les vins les plus généreux étaient copieusement servis aux délégués russes, auxquels leurs amphitryons donnaient l'exemple de l'appétit.

En ce temps de disette, le moindre dîner comportait cinq services. Le vin, les liqueurs, le champagne, les cigares abondaient, et le prince Léopold de Bavière, le descendant de tous les Wittelsbach du passé, ne dédaignait pas de présider ces agapes, avec son plus gracieux sourire.

On couvrait les Russes de fleurs de rhétorique. On leur trouvait visages de grands hommes, tournure et façons d'hommes du monde.

Mais il aurait été curieux de savoir ce

qu'il y avait sous le sourire du prince, sous celui de tous les fiers hobereaux prussiens et autrichiens qui l'entouraient. Avec quel plaisir tout ce monde aurait traité les bolcheviks comme des laquais et ressuscité à leur intention, sous le nom de schlague, le knout aboli par la révolution russe !

Et comme ils prendront leur revanche en flots d'injures si ces négociations auxquelles on a fait tant de sacrifices n'aboutissent pas !

Mieux vaut tard...

On prend des mesures d'urgence pour protéger certains monuments périssables contre le vandalisme teuton.

Place de l'Opéra, des ouvriers élèvent à la hâte un mur autour du fameux groupe de la Danse, de Carpeaux.

Les passants s'amuse de ces travaux et échangeant, entre eux des réflexions toujours ironiques, comme il convient entre Parisiens.

Un vieux monsieur, qui a dû voir le second Empire, s'écrie d'une voix convaincue : — Enfin, on va cacher ces nudités ! Il n'est pas trop tôt !

LA FIN DES BALLETS RUSSES

Au dernier concert Colonne-Lamoureux, l'on donnait *Schéherazade*. C'est avec une émotion pensive et grave que nous avons retrouvé les épisodes successifs de la grande suite de Rimsky-Korsakow, œuvre éblouissante où frémit tout l'Orient suave et sauvage des Mille et une nuits. Au sortir de certaine *Etude symphonique*, particulièrement laborieuse et ardue, le public de la salle Gaveau accueillit comme une magnifique récompense l'exécution de cette admirable fresque musicale, dont les motifs lui sont familiers. *Schéherazade* fut écoutée dans le recueillement immobile qui est la marque des véritables enthousiasmes. Et chacun de goûter, avec une sorte de ferveur, le thème illustre du *Récit du prince Kalender*, qu'un violoncelle isolé nous révèle et que la voix d'argent des flûtes commente en sourdine, avant de le livrer aux multiples développements d'un riche tumulte orchestral, où s'allient les cordes et les bois — un peu comme dans une potence.

La plupart des auditeurs du concert ont dû, l'autre jour, se remémorer les beaux soirs où, sur la scène de l'Opéra, l'art prestigieux de M. Léon Bakst matérialisa *Schéherazade*. Ces soirs-là, Paris eut vraiment la révélation d'une esthétique nouvelle, dans une apothéose — incomparable et inattendue — de coloris frénétiques. En ce temps-là, la chorégraphie russe n'était pas encore tombée dans la stylisation systématique des attitudes du corps humain, ni dans le symbolisme intégral. Les bonds éperdus de Nijinsky, encore que dépourvus de toute métaphysique, n'en étaient pas moins impressionnants, et la mort palpitante de Zolbéde, la sultane infidèle, est demeurée, pour beaucoup d'entre nous, un très grand souvenir.

Hélas ! nous ne reverrons plus ici, dans sa réalisation dramatique, la *Schéherazade* de Rimsky-Korsakow. La guerre a tué l'institution grandiose et formidable des ballets russes, en rendant impossibles les transports à longue distance de son formidable matériel théâtral. M. Serge de Diaghilev s'apprête à licencier la troupe célèbre qui brilla d'un si vif et fulgurant éclat dans toutes les capitales du monde.

Je tiens cette information de M. Léon Bakst lui-même. L'autre jour, dans son bel atelier peuplé de curieuses plantes grasses, de porcelaines rares et de photographies de Mme Ida Rubinstein, il en a donné la nouvelle, non sans une certaine mélancolie. — SIMONE DE CAULLEVET.

Pourquoi ?

Quand on a annoncé que le Conseil interallié se réunissait à Versailles, beaucoup de Français ont cru que ces réunions se tiendraient dans le château célèbre et se sont dit :

— C'est tout de même une bonne idée que Louis XIV a eue de construire cet immeuble !

Mais pas du tout. Ce n'est pas dans le château qu'on se réunit. C'est dans un hôtel, tout fier de cette clientèle de luxe, et qui, à coup sûr, en tirera pour des années un lustre dont les clients connaîtront le prix.

Pourquoi ?

La réponse est simple : le château, bon pour le faste du Roi-Soleil, est trop dépourvu de ce que nous appelons confort pour des concubinaires modernes.

Il aurait fallu y faire des travaux considérables, et si cher que coûte l'hôtel, il coûterait encore moins cher que ces travaux.

Et puis, la réunion dans le château du roi qui dictait ses lois à l'Europe, aurait paru prématurée.

On se réserve pour les conseils interalliés qui se tiendront après la victoire et où l'on posera les bases solides de la Société des Nations.

Illusions et précautions

On ne saurait trop répéter aux Parisiens que la moindre lumière est visible à une incroyable distance dans la nuit lorsqu'elle n'est pas interceptée par des obstacles matériels.

Bien mieux : dans le lointain, elle paraît plus grande que sur place.

Un capitaine d'infanterie, retour du front, racontait que dans son secteur il voyait, à l'œil nu, le mince lumignon éclairant la voiture avec laquelle les ennemis d'en face allaient chaque soir aux provisions. Et on en était à trois kilomètres et demi.

Suivant de l'œil une attaque faite en pleine nuit, il distinguait l'éclair des allumettes que les hommes faisaient flamber pour rallumer leur pipe, et, à distance, cette leur semblait pareille à la déflagration d'une marmite.

Il ne faut donc pas s'imaginer que si les avions allemands volent à 4.000 mètres ils ne peuvent voir nos lumières. Ils les voient fort bien, au contraire. Il ne faut pas s'imaginer non plus que les persiennes à lames obliques suffisent à empêcher le reflet d'être aperçu d'en haut. Sans doute, on ne voit pas la flamme elle-même, mais on voit la lueur qu'elle dessine devant la fenêtre.

Que de gens croient que leur lumière est imperceptible au dehors parce qu'ils ont des rideaux qui interceptent leur propre vue ! Quelle erreur ! La lueur traverse ces rideaux. Ce qu'il faut, c'est des rideaux épais, allant jusqu'en haut de la fenêtre et doublés de volets pleins ou de solides persiennes.

Les persiennes de fer à lamelles étroites laissent passer la lumière comme en plein jour.

Mais l'Administration devrait donner le bon exemple. Elle fait tout le contraire. Sous prétexte que les volets sont inesthétiques et que les doubles rideaux sont chers, les fenêtres des administrations ne sont voilées que par des stores en toile ; il en résulte qu'elles rayonnent comme en pleine nuit.

Et que dire de la Censure installée à la Bourse, sous un toit lumineux qui semble fait exprès pour appeler la bombe ?

A chacun selon ses œuvres

L'aviateur Fernand Billard, qui a abattu l'aviateur allemand mercredi, comme *Excelsior* le racontait hier, est un héros modeste. On ne saurait lui reprocher de tirer la couverture à lui.

Il nous écrit une charmante lettre pour protester contre l'excès des éloges à lui décernés, et surtout pour demander qu'on n'oublie pas son pilote.

« Je tiens à vous dire, écrit-il, que c'est grâce au sang-froid et à l'habileté du sergent Vergnes que nous avons pu opérer heureusement. »

Il est évident que, sans lui, je n'aurais rien pu faire. Etant donné mon poids respectable, j'aurais eu de grandes difficultés à m'élever en l'air par mes propres moyens.

Vergnes est à la tête de trois citations : deux dans l'infanterie, et une dans l'aviation : ce dernier détail achèvera de vous le présenter.

Il y a donc eu deux héros au lieu d'un. Mais ce n'est pas l'article qui manque chez nous.

LE PONT DES ARTS

L'Académie des Beaux-Arts a élu hier membre associé étranger, au fauteuil du regrettable peintre anglais Heckington, le peintre américain Schanott.

Elle a élu correspondants le sculpteur italien Gemito et l'architecte anglais Simpson.

D'autre part, l'Académie des Sciences morales et politiques a élu correspondants le sénateur espagnol Altamir, directeur de la bibliothèque royale de Madrid, et M. Perroud, ancien recteur de l'Académie de Toulouse.

LE VEILLEUR.

M. PESSIMARD ET M. OPTIMÉ

par Albert Guillaume



— Vous avez vu ? la nouvelle circulaire sur l'éclairage ?...

— Parfaitement... Aussi, chez moi, à partir de 16 heures, seul, mon patriotisme reste « éclairé »...

LES CONTES D'EXCELSIOR

Histoires héroïques
de mon ami Jean

PAR

ABEL HERMANT

XXXII. — Les bureaux.

La guerre nous aurait dû apprendre que tout est précaire et passager. Elle a justement opéré à rebours sur notre sensibilité, par l'excès même de ses variations et de l'imprévu. Nous sommes d'autant plus sûrs du lendemain que nous avons plus de raisons de ne l'être pas, et en dépit d'une expérience répétée, tout ce qui a duré un jour nous semble dès lors devoir durer à jamais.

C'est pourquoi mon ami Jean fit ce raisonnement boiteux : « Du moment que j'ai pu, contre toutes les règles, demeurer une semaine à l'ambulance du front, j'y resterai jusqu'à guérison complète. » Il ne doutait pas davantage de sa guérison. Lorsque, au bout d'un mois à peine, un médecin de grade élevé qui passait malencontreusement par là ordonna de l'évacuer dans les vingt-quatre heures, il ne fut pas seulement désolé, mais indigné, comme si, par un abus scandaleux de la discipline, un supérieur lui avait prétendu faire déclarer qu'on n'y voit goutte en plein midi, ou que deux et deux ne sont pas quatre. Il sait mieux que personne obéir et se taire dans le service, mais il est intraitable dans la diatrique.

J'avoue que je fis le même raisonnement et que je ressentis la même indignation quand il trouva moyen de me faire télégraphier cette nouvelle par le jeune major, qui trouva aussi moyen de trahir, malgré les inconvénients du style télégraphique, une disposition d'esprit toute pareille. Je fus averti Mme Letort, dont la douleur immédiate et les imprécations me ramenèrent, par contrariété, au bon sens, et je lui dis d'un air tranquille, pour l'achever :

— Après tout, il fallait s'y attendre. Nous sommes déjà bien heureux qu'on l'ait gardé à l'ambulance plus d'un mois.

Son cœur de mère lui inspira le mot le plus cruel qu'elle me pût assener :

— On voit bien, dit-elle, que ce n'est pas votre enfant !

Je haussai les épaules, tournai le dos et m'absorbai dans la contemplation d'une *Douce résistance*, qui me parut outrageusement repeinte. J'en fis machinalement l'observation à voix haute. Mme Letort me repartit, avec une indifférence qui se concevait :

— C'est bien possible.

Ces deux répliques furent suivies d'un silence gros d'orages. L'entrée de la servante le rompit. Cette fille apportait une valise.

— Où allez-vous ? dis-je à Mme Letort avec sévérité.

— Je vais voir, dit-elle, où on a mis mon fils.

— Vous le savez donc ? m'écriai-je.

Elle dut convenir qu'elle ne le soupçonnait pas ; et comme elle n'est pas folle, je n'eus aucune peine à lui persuader qu'elle ne pouvait s'embarquer dans ces conditions.

— Mon Dieu ! dit-elle, que faire ?

— Attendez le courrier, dis-je. Il est probable que Jean vous donnera son adresse dès qu'il la connaîtra lui-même.

Je m'assis vis-à-vis d'elle jusqu'à l'arrivée du facteur, mais nous ne reçûmes les lettres de Jean que le surlendemain. On devine que, pendant l'intervalle, j'étais retourné chez moi.

Jean nous écrivait du fin fond de la Creuse. Il écrivait à sa mère :

« Je suis arrivé ici, après un voyage extraordinairement rapide (quarante-huit heures), et qui ne m'a pas fatigué du tout. J'ai une veine ! Je tombe dans un hôpital merveilleux, où je serai soigné admirablement. »

Il m'écrivait :

« Le voyage m'a brisé. Je suis tombé dans un hôpital de dernier ordre. Si j'y reste seulement huit jours, je suis perdu. On ne sait même pas me faire mon pansement. Je suis presque sûr que je vais mourir. »

Je n'aurais jamais cru que mon Jean, si brave, pût m'écrire une pareille lettre. J'en étais moins apitoyé que fâché. Je la prenais au tragique, je ne la prenais pas au sérieux. Il allait vraiment un peu fort. Pour le même motif, je n'étais point dupe de la lettre, absurde dans l'autre sens, que me montrait Mme Letort. Bref, je ne savais à qui entendre.

La bonne dame était si rassurée qu'elle ne voulait plus partir. Sa placidité me donna sur les nerfs, et je lui déclarai tout net qu'elle manquait à son devoir maternel le plus élémentaire. Je la rudoyai, elle me céda, non qu'elle eût la moindre inquiétude, mais elle était ravie qu'on lui suggérât un bon prétexte à revoir son fils un peu plus tôt. J'allai moi-même chercher un taxi, je la menai jusqu'à la gare, je la poussai dans le train, mais je ne proposai point de l'accompagner et je la vis partir sans jalousie.

Je trouvai, en rentrant chez moi, une dépêche de Jean, aussi lamentable que sa lettre, mais au moins catégorique. Il m'enjoignait, en termes impérieux, de remuer ciel et terre pour le tirer de son hôpital creusois et de le faire venir à Paris. Je répétai qu'il me tient pour le bon Dieu en personne. Il en abuse. Je n'ai jamais pu démêler si cette superstition me met en fureur ou si elle flatte ma vanité. J'agis d'ordinaire comme si elle me flatte, en effet, furieusement. Je cours au bureau de poste le plus prochain, et sous

le coup de
Jean :
« Ce qu'
à tous les
possible. »
Puis, con
le plus heu
du ministèr
traversant
de faire un
l'insuccès.
n'aura rien
me couvrir
connaiss pe
Je me trom
naissais, p
plus import
le garçon
longue
dans le
qui était,
ce n'est pas
un employé
Ce repré
grande imp
pect et je
toute sorte
de faire un
l'excusai d
légitime, q
faute de m
— Il ne
dats qui dr
tous les di
— Nous
âme mon in
forme).
Il me rap
n'est pas fi
rait l'envie
sance. Il m
l'hôpital au
blir mon pl
un des plu
— Je lui
lettre du m
— Non p
J'étais tou
bureaux. G
d'initiative
Je cours
le-champ, j
geant comm
— C'est
nerai, pour
de quarant
Je repass
envoyer à J
m'avais qu
quand sa m
Je ne sais
venable de
rivalité. El
res après q
ministère. J
du magasin
dre du fiacr
— Retour
vous avez
train.
— Quel t
— Le m
hier. Vous
nous le ren
lirez en che
Elle croy
me dire m
feignit un p
se tuerait à
— Plaign
moi, qu'est-
Comme e
dre, j'ajout
— Bien e
en première
un wagon.

L'éclairage

De divers c
l'éclairage
travaux de
électrique ne
nement ou en
Il est intere
tout ce qui
porcelaines,
rueilles, dou
serie, etc. Il
rhénane au
31, rue Gou
pour l'entre
de leur mat
des lots con
études pour
pes, sont livr

! BR
les RAYONNA
avec tous V
Entreprise D

FORTUNE I
révolutionner
agréable. Gro
Il faut dispo
avec toutes l

Gr
de
ME
en
Ja
ho
qui
Son

42 BELLES
cuivre, forme
à vendre. Bri

le coup de la colère, je télégraphiai à Jean :

« Ce que tu me demandes est contraire à tous les règlements et absolument impossible. »

Puis, comme le bureau de poste est, par le plus heureux des hasards, à deux pas du ministère de la Guerre, je songai, en traversant la rue, qu'il ne me coûtait rien de faire une démarche, vœue d'avance à l'insuccès. « Ma conscience, me disais-je, n'aura rien à me reprocher, mais je vais me couvrir de ridicule. D'ailleurs, je ne connais personne au service de santé. » Je me trompais : il se trouva que je connaissais, par chance, le personnage le plus important de ce service, je veux dire le garçon de bureau. Il m'épargna une longue attente et m'introduisit d'abord dans le cabinet d'un autre personnage, qui était, après lui, le plus important : ce n'est pas le sous-secrétaire d'Etat, mais un employé subalterne.

Ce représentant de l'autorité me fit une grande impression. Je lui parlai avec respect et je me confondis en excuses de toute sorte. Je m'excusai premièrement de faire une demande impertinente ; je l'excusai d'y répondre par un refus trop légitime, que je pressentais. Je rejetai la faute de ma témérité sur Jean.

Il ne doute de rien, dis-je. Les soldats qui nous défendent pensent avoir tous les droits.

— Nous les avons, me répartit avec une mon interlocuteur (qui portait l'uniforme).

Il me rappela que le mot « impossible » n'est pas français. Je vis bien qu'il souffrait d'envie de manifester sa toute-puissance. Il me pria de désigner moi-même l'hôpital auxiliaire où je souhaitais établir mon protégé. J'indiquai timidement un des plus beaux hôtels du Faubourg.

— Je puis, dis-je, avoir dès demain une lettre du médecin-chef...

— Non pas demain, fit-il, mais ce soir. J'étais tout étourdi de la célérité des bureaux. Quelle décision ! Quel esprit d'initiative ! On les calomnie.

Je courus à l'hôpital, j'eus la lettre sur-le-champ, je courus au ministère, et l'obligant commis me dit :

— C'est chose faite. Je vous téléphonerai, pour confirmation, dans un délai de quarante-huit heures.

Je repassai devant la poste, et j'allais envoyer à Jean une nouvelle dépêche ; je m'avisai qu'il la recevrait sans doute quand sa mère serait encore à son chevet. Je ne sais pourquoi je trouvai plus convenable de différer jusqu'au retour de ma rivale. Elle revint précisément deux heures après que l'on m'avait téléphoné du ministère. Je la guettais devant la porte du magasin, je ne la laissai point descendre du fiacre qui la ramenait.

— Retournez vite à la gare, lui dis-je : vous avez juste le temps d'attraper le train.

— Quel train ?

— Le même que vous avez pris avant-hier. Vous allez chercher le petit. On nous le rend. Voici les papiers. Vous les lirez en chemin.

Elle croyait rêver, mais elle oublia de me dire merci. Je crois même qu'elle feignit un peu d'humeur et gronda qu'elle se tuait à faire ce métier de juif errant.

— Plaignez-vous donc ! m'écriai-je. Et moi, qu'est-ce que je dirai ?

Comme elle ne semblait pas comprendre, j'ajoutai, du ton le plus rogue :

— Bien entendu, vous le ferez voyager en première et vous aurez soin de retenir un wagon.

Abel HERMANT.

L'éclairage des usines

De divers côtés on nous informe que les industriels sont actuellement embarrassés pour se procurer le matériel d'installation d'éclairage électrique nécessaire à leurs usines en fonctionnement ou en construction.

Il est intéressant certainement de savoir qu'en tout ce qui concerne les fils, câbles, isolateurs, porcelaines, tubes isolants, coupe-circuits, interrupteurs, douilles, abat-jour, lampes 1/2 watt, visserie, etc., ils trouveront, sur simple appel téléphonique au Central 94-56, à l'Electro-Stock, 31, rue Coquillière (1^{er}), tout ce qui est nécessaire pour l'installation, la modification et l'entretien de leur matériel électrique et que, notamment, des lots complets d'appareillage, spécialement étudiés pour installations de 25, 50 et 100 lampes, sont livrables à lettre vue.

IBRIQUETTES!

les RAYONNANTES sont faites de charbon, min. 4 ton. Entreprise Decauville, 33, Bd Saussaye, Neuilly.

FORTUNE! pour mondaine. Innovation devant révolutionner le monde féminin. Entreprise agréée. Gros bénéfices sans risques. Il faut disposer capitaux. Association offerte avec toutes garanties. Boite 17. Bureau 17.

C'est à BESANCON

la Grande Métropole Horlogère de France que vous trouverez LES MEILLEURES MONTRES en vous adressant directement à **Jean BENOIT Fils** HORLOGER-CONSTRUCTEUR TECHNIQUE Manufacture d'Horlogerie BESANCON (Doubs) qui vous enverra contre 0.25 en timbres Son Superbe Album illustré Maison de Confiance, Fondée en 1791 La plus importante Maison vendant directement aux prix de fabrication

42 BELLES SUSPENSIONS ELECTRIQUES en cuivre, forme de vases, avec chaînes assorties, à vendre. Ecrire : M. Segond, 20, rue d'Enghien

BOLO PACHA COMPARAITRA DEMAIN DEVANT LE 3^e CONSEIL DE GUERRE

Bolo pacha, personnage balzacien tenant à la fois de Vautrin et de Rastignac, comparaitra demain devant le 3^e conseil de guerre, sous l'inculpation d'intelligences avec l'ennemi.

Héros d'aventures, héros de roman, Mandrin ou Cartouche, Cagliostro ou Rocambois, tel nous apparaît celui qui, après avoir connu sinon la gloire, du moins toute la puissance que peut procurer la fortune, s'est fondre sous l'accusation la plus odieuse, la plus abjecte qui soit : celle du crime de trahison envers sa patrie. Avant d'aborder les faits qui l'amènent devant la justice militaire, camions rapidement le personnage qui, selon la forte expression de Lloyd George, laissera un nom : le « Boloisme ».

Le passé de Bolo et l'histoire d'un riche ménage

Marie-Paul Bolo est né en 1867 à Marseille, où son père, clerc de notaire, était lui-même fils d'un officier ministériel. Ses études terminées dans un séminaire des environs de Marseille, sans qu'il ait pu obtenir son baccalauréat, Paul Bolo vint s'installer dans sa ville natale et, après un court passage dans une école dentaire, se lança auda-



BOLO PACHA (Photographie prise à Biarritz.)

cieusement dans les « affaires ». Associé au propriétaire d'un élégant restaurant marseillais, il s'essaya, en 1889, dans une entreprise de vente de langoustes vivantes. Il avait imaginé de transformer deux goélettes de plaisance en « viviers flottants » pour amener de Corse les crustacés. Ce fut un premier fiasco qui coûta à son ami d'enfance, le peintre Panon, deux cent mille francs. Nullement découragé par cet insuccès, Bolo, doué d'une activité débordante, se fait placer en vins de messe dans les milieux ecclésiastiques, en se recommandant de son frère, le futur « Monsieur ». Cette entreprise aboutit à quelques déboires en justice, car les clients, qui payaient d'avance, prétendaient n'en avoir pas toujours eu pour leur argent. On retrouve Bolo à Paris dans une officine de confiseurs, rue de Richelieu, près des grands boulevards. Il est l'objet de plusieurs plaintes et, en 1894, est condamné par défaut. Bolo passe en Espagne, à Valence, où il est tenancier d'une brasserie sous un nom d'emprunt. Une jeune femme venue de Marseille avec lui est alors sa compagne. Après quelques avatars où il joue un rôle peu brillant, encore que mal connu, Bolo revient en France. Il s'empare d'une chanteuse de café-concert, Mlle Soumaille, qu'il accompagne en Argentine, où il épouse, à Buenos-Aires, sous le nom de « Bolo de Grange-neuve ». Après deux ans d'une existence de grand seigneur, il abandonne sa femme en lui emportant 350.000 francs et ses bijoux. De retour en France, il s'installe à Lyon, en 1902, comme représentant d'une importante maison de champagne de Reims. Ce n'est pas encore la fortune, mais c'est déjà l'acheminement vers une situation enviable. Il gagne largement sa vie, mais Bolo, qui a des goûts princiers, dépense sans compter. Et puis, il lui faut Paris pour scène. Il y arrive en 1903 et monte, rue Halévy, une maison de vins fins pour laquelle il dispose d'un crédit de 150.000 francs à affecter en publicité.

Le hasard d'une rencontre dans une maison amie lui fait connaître une jeune femme dont le mari, M. Muller, un important négociant en vins à Bordeaux, venait de mourir subitement, laissant à sa veuve un revenu d'environ 70.000 francs représenté par l'usufruit de l'héritage. La jeune veuve habitait un luxueux appartement, rue de Prony. Aimable et jolie — on l'avait connue divette dans un music-hall, où elle n'était alors que Mlle Marcelle Legay, et chantait sous le nom de « Namouna » — elle n'était pas sans inquiétude sur le résultat d'un procès que lui intentaient les héritiers naturels de son mari. Ceux-ci disaient ses droits. Toute la question était de savoir si elle avait la totalité de la fortune s'élevant à dix millions. Une ancienne cuisinière, dont elle avait fait sa dame de compagnie, et qui avait été épousée par un noble décaqué, la conseillait. Toute une cour assiégeait la jeune veuve et sa fortune éventuelle. La maison était fréquentée par des médecins, des industriels, des artistes. Joli garçon, beau parleur, élégant, de séduisantes manières, Bolo — il avait alors trente-sept ans — qui savait faire valoir ses avantages, offrit à la dame de l'aider de ses relations. Peu à peu les familiers se trouvaient évincés au profit de Bolo. Cependant, en préparant le procès.

Un jour, Mme Muller et Bolo partent pour Bordeaux, où doit se plaider l'affaire. Bolo se démente tant et si bien qu'il intéresse à la cause de la jeune veuve les plus notables personnages de la ville.

Mme Muller gagne son procès. C'est toute la fortune du défunt qui tombe aux mains de sa veuve. Aussi celle-ci n'a-t-elle plus d'autre pensée que de s'attacher définitivement celui qui l'a si bien servie. Avec sa main, elle lui apporte sa fortune, et Bolo est bigame mais millionnaire.

Bolo brasse des affaires et organise des émeutes

Les époux Bolo viennent s'installer dans un très luxueux appartement, 17, rue de Phalsbourg. Bolo, qui est plus qu'ambitieux, se remet aux affaires et se crée des relations dans tous les mondes. Il donne de brillantes réceptions. Un domestique à col blanc court ouvre la porte, un nègre conduit l'auto ; ses salons sont un modèle de goût et d'élégance. Il reçoit avec chic et ne craint pas, pour faire honneur à ses invités, d'ar-

borer le ruban de la Légion d'honneur, sans être inscrit sur les registres de la chancellerie. On compte, parmi les familiers de la maison, M. et Mme J. Caillaux ; le premier président Monier, etc.

Paul Bolo, qui n'est pas encore pacha, s'occupe alors de multiples affaires. Il est conseiller du commerce extérieur de la France, président fondateur de la Société universelle de la Croix-Blanche de Genève, président de la Confédération générale agricole et viticole. Ses bureaux sont 11, rue d'Athènes. En 1911, Bolo joue, au cours des émeutes de Champagne, un rôle pour le moins singulier, sinon suspect. Tantôt excitateur, tantôt pacificateur, Bolo, déjà puissant financier, avait convaincu les vignerons que les maisons de commerce de Reims et d'Épernay, tenant en tutelle la vigne de Champagne, étaient responsables de la misère dont ils souffraient. Il leur avait démontré qu'en détruisant les grandes maisons à la faveur d'une émeute ils connaîtraient bientôt des temps meilleurs... Et ceux qui ont vécu cette époque n'ont jamais hésité à dire que Bolo fut le mauvais génie des vignerons de Champagne, et à lui attribuer la plus grosse part de responsabilité dans les pillages qui furent commis.

Tout en multipliant les opérations commerciales et financières les plus singulières, affaires de pétrole, de mines d'or, de produits pharmaceutiques, etc., Bolo mène une existence quasi princière. Sa villa, la villa Velleda, à Biarritz, est fréquentée par de nombreuses personnalités politiques et littéraires.

Bel homme, aimable, accueillant, riche, frère d'un prédicateur répandu dans la meilleure société, Paul Bolo, devenu, de par l'amitié du khédive d'Égypte Abbas Hilmi, « Bolo pacha », voyait toutes les portes s'ouvrir devant lui.

Cependant, dès le début des hostilités, les relations et les voyages de Bolo à l'étranger le rendirent suspect ; il fut l'objet d'une étroite surveillance prescrite par le préfet des Basses-Pyrénées. Les résultats furent tels qu'en dépit des relations de M. et Mme Bolo le pacha fut invité à réintégrer Paris pour y demeurer définitivement à la disposition des magistrats instructeurs sous la prévention d'intelligences avec l'ennemi.

Bolo et l'Allemagne

Le 29 septembre 1917, après une instruction préliminaire qui n'avait pas duré moins de sept mois, le capitaine Bouchardon inculpa définitivement Paul Bolo et ordonna son arrestation. On se souvient que Bolo, malade au Grand-Hôtel, fut transporté par une voiture d'ambulance à l'infirmerie de la prison de Fresnes. Cette décision du magistrat était provoquée par la communication de câblesgrammes américains établissant que Bolo avait reçu des subsides de l'Allemagne pour susciter en France une campagne contre la guerre.

C'est par l'intermédiaire de l'ex-khédive d'Égypte que Bolo avait engagé des pourparlers avec l'Allemagne. C'est le 2 février 1915 que l'instruction situa l'ouverture des conversations avec nos ennemis pour l'achat de journaux français.

Quelques jours avant, Abbas Hilmi, étant à Vienne, avait reçu de Milan un télégramme de Cavallini, le priant d'envoyer d'urgence Sadiq pacha à Rome, où l'attendait Bolo.

L'entrevue a lieu en présence de Yeghien-Ahmad pacha, financier égyptien. Bolo expose que l'ex-khédive est tout désigné pour servir d'intermédiaire entre la France et l'Allemagne, mais qu'un travail préliminaire sera nécessaire en France pour préparer les esprits à un accord franco-allemand, et pour cela la collaboration de la presse française est indispensable. Il s'agit donc d'acheter les principaux journaux.

Que le khédive obtienne seulement de l'Allemagne cinquante millions, déclare Bolo à Sadiq, et je me chargerai du reste.

Les divers entretiens qui suivront se tiendront tantôt à Genève, tantôt à Zurich et dans d'autres villes suisses, ou en Italie.

Entre temps, Bolo, qui revient à Paris, est tenu au courant de ces pourparlers par divers intermédiaires, dont Porchère à Paris, et Cavallini à Milan. La plus importante de ces entrevues a lieu le 16 mars 1915, à l'hôtel Savoy, à Zurich, où se rencontrent :

d'une part, l'ex-khédive qui est venu avec son amie Mlle Lusanges, Cheik pacha et son valet de chambre Fakr el Dine, et d'autre part, Bolo, Cavallini et le député du centre au Reichstag, Erzberger, descendu à l'hôtel du Saint-Gothard à Zurich, sous le nom de Ad. Berger, de Cologne.

Toutes ces manœuvres ne constituaient, croyait-on, qu'une première tentative qui n'aboutit au cours de l'enquête du capitaine Bouchardon que comme une vaste affaire d'escroquerie. Mais vinrent les renseignements communiqués par les autorités américaines sur le rôle joué par Bolo aux Etats-Unis avec la complicité des agents de l'Allemagne.

Les machinations allemandes en Amérique

Cependant, en dépit des affirmations de Bolo, il semble que ses services aient été appréciés de l'ennemi.

Sa deuxième tentative auprès de l'Allemagne remonte à février 1916. L'enquête ordonnée par les Américains sur les machinations allemandes aux Etats-Unis a fourni des preuves convaincantes de la complicité de l'Allemagne dans les tentatives de corruption de Bolo pacha.

Les dépêches échangées en février, mars et mai 1916, entre le comte Bernstorff et M. de Jagow apportent des preuves documentaires extraordinaires de l'activité de Bolo et des machinations du service diplomatique de l'Allemagne.

« J'ai reçu, dit le comte Bernstorff, une information de source entièrement digne de foi concernant une action politique dans un pays ennemi pouvant, comme résultat, amener la paix. Une personnalité éminente du pays en question recherche un prêt de 1.700.000 dollars à New-York, pour lequel une garantie serait offerte. Impossible de donner le nom par écrit. »

Dans ces télégrammes, le comte Bernstorff se fait appeler « Charles Gladhill » et la Wilhelmstrasse est désignée sous le nom de « William Fakley ». Et la conversation ainsi engagée se poursuit. Le 5 mars, des instructions sont données à la Deutsche Bank pour mettre à la disposition de M. Hugo Schmidt, représentant de cet établissement financier à New-York, neuf millions de marks.

Il ne s'agit là nullement de corrompre des journalistes américains, mais bien de l'achat de certains journaux français. Le seul but du voyage de Bolo en Amérique paraît avoir été de transmettre des fonds allemands en France autrement que par la voie de la Suisse, jugée dangereuse.

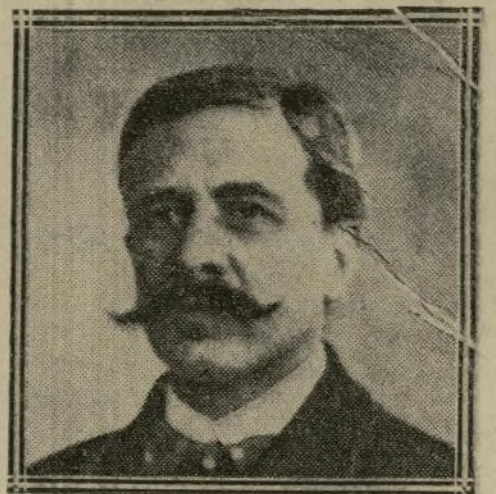
M. Pavestadt, associé de la banque Amsinck, déposa que Bolo l'avait amené à croire qu'il était un patriote pacifiste français, désireux d'influencer l'opinion française au moyen de l'achat de journaux français.

Bolo lui donna à entendre que l'Allemagne était prête à une paix basée sur la cession d'une partie de l'Alsace-Lorraine contre une partie des colonies françaises et sur l'évacuation du territoire français. Le 14 mars 1916, Bolo, qui était entré en rapports avec M. Charles Humbert, directeur du Journal, écrivit à la Banque Royale du Canada pour donner ses ordres au sujet de l'emploi de la somme de 1.700.000 dollars portée à son crédit, dont :

170.000 dollars au crédit de M. Charles Humbert ;

524.000 dollars au crédit de Mme Bolo.

La dernière partie du volumineux rapport du capitaine Bouchardon — il se comporte



L'ACCUSÉ PAUL BOLO (Photographie prise à l'Anthropométrie.)

pas moins de 57 pages — est consacrée à l'expertise de M. Doyen sur l'emploi des sommes recueillies par Bolo, tant en Suisse qu'en Amérique. Il est établi que sur les 10 millions reçus en Amérique Bolo se réserva pour son usage personnel, à titre de commission, un tiers environ de cette somme. Il mit un million et demi dans une usine travaillant pour la défense nationale et deux millions dans l'affaire Bilbana. Le reste — cinq millions et demi — servit à l'achat des 1.100 actions du Journal à Pierre Lenoir, à payer les frais de démarches à des intermédiaires — Cavallini, Porchère et quelques autres, parmi lesquels figure le peintre Panon, que Bolo avait dépêché, en mars 1917, auprès de Pavestadt pour obtenir l'attesté qui devait sauver le pacha du conseil de guerre.

Nous ne rappellerons pas les incidents qui amenèrent Bolo à se séparer de M. Jacques Bonzon qu'il avait tout d'abord choisi comme défenseur. C'est M. Albert Salle, membre du Conseil de l'ordre, qui, commis d'office, présentera la défense de Bolo. M. Marcel Héraud, un blessé de la guerre, assistera Porchère.

L'ancien député italien, le « commandeur » Cavallini, sera jugé par contumace.

De nombreux témoins — 83 — cités tant par l'accusation que par les inculpés, parmi lesquels : MM. Barthou, Caillaux, l'ancien premier président Monier, Mme Caillaux, défilèrent à la barre. Le huis clos ne sera ordonné que pour l'audition de quelques témoins.

Le conseil de guerre sera présidé par le colonel Voyer, et le lieutenant Mornel occupera le siège du commissaire du gouvernement, assisté du lieutenant Jousset. Les débats ne nécessiteront pas moins de dix audiences, à moins que... mais, n'anticipons pas sur les événements.

Alfred BOUGENIER.

THÉÂTRES

THEATRE FEMINA. — Chut ! revue en deux actes, de MM. André Barde et C.-A. Cartier.

Revue... C'est une revue. Chut ! c'est le titre. Les auteurs l'ont pris un peu trop au pied de la lettre. Il y a très peu de texte, mais il y a beaucoup de spectacle. Nos hôtes étrangers seront contents. Le véritable langage universel est celui qui ne parle qu'aux yeux. L'essentiel, pour une revue, est que les acteurs défilent et que le public ne se défile pas. Il n'aurait garde, et jamais, en aucune revue, la figuration n'a défilé avec autant d'abondance et d'entrain que dans Chut ! Selon la mode nouvelle, le contact entre les spectateurs et les comédiens est maintenu immédiat. Il y a même un pont. Chut ! est une revue à pont.

À deuxième acte, MM. André Barde et Cartier nous ont donné le régal d'une petite comédie intitulée Madame Putiphar, et nous avons appris avec plaisir que nous possédons un autre Bakst : M. Benda, un autre Miasine : M. Aimé Simon-Girard, Mme Jane Marnac a une conviction et une autorité incomparables. Elle croit vraiment que c'est arrivé. La guerre a décidément porté un coup mortel à notre scepticisme et à notre dilettantisme. Car il y a la guerre. Même, le soir de la répétition générale, les sirènes nous l'ont rappelé un peu brutalement avant la fin du spectacle. Espérons qu'il n'en sera pas ainsi tous les soirs.

Abel HERMANT.

Opéra. — Le 3^e acte de Marie de Rohan, le grand opéra de Donizetti, qui fut le triomphe de l'Opéra de Paris du grand chanteur Batistini, va repartir sur l'affiche de l'Opéra, à l'occasion de la matinée organisée, le dimanche 10 février, pour l'œuvre du soldat blessé ou malade. Le célèbre baryton italien aura pour partenaire, dans le rôle de la duchesse de Chevreuse, Mlle Raymonde Véart, la jeune cantatrice tant applaudie à ses côtés dans Rigoletto et Hamlet.

Une importante partie de concert (époque 1810) précédera l'opéra de Donizetti : M. Batistini s'y fera entendre dans une série de ces mélodies italiennes, qui ont consacré sa réputation de maître incontesté du « bel canto » : Mlle Véart chantera l'air du Barbier de Séville ; Mme Croiza l'air de Didon.

des Troyens ; le pianiste Walter Morse Rummel jouera du Chopin ; le violoniste César Thomson du Vieuxtemps et du Paganini ; l'orchestre de l'Opéra, sous la direction du maestro Vigna, la célèbre ouverture des Vespri Siciliiani, et M. Albert Lambert fils dira des poésies de Lamartine et de Musset.

Châtelet. — La Course du Bonheur, dont le merveilleux succès est dû à la splendeur de la mise en scène, aux ballets prestigieux, à l'intérêt des situations et à la parfaite interprétation, sera représenté aujourd'hui, en matinée et en soirée.

Ba-Ta-Clan. — Aujourd'hui, en matinée et en soirée, la grande revue C'est ça ! dont le succès est de plus en plus vif et qui, chose extraordinaire, ayant recueilli les louanges de la critique, est portée aux nues par les spectateurs enthousiasmés. Loc. Rog. 30-12.

Gaumont. — Aujourd'hui, en matinée à 2 h. 45, avec C'est la Nouba ! T. 1. s. 8 h. 45.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. Spectacle de 2 h. à 11 h.

APOLLO
Matinée à 2 h. 15 et Soirée à 8 h. 30
L'AFFAIRE DU CENTRAL-HOTEL
Pièce policière en 4 actes
L'énorme succès des théâtres de Londres et de New-York
FAUTEUILS à 1.50, 2, 3 et 4 francs

AU THÉÂTRE FEMINA
3 HEURES de gaieté d'éblouissement de mise en scène féerique par sa construction et son édification
LA REVUE : « CHUT ! » Jane MARNAC GIRIER Y. REYNOLDS et AIME SIMON-GIRARD Loc. Vag. 30-78

AUX FOLIES-BERGÈRE
PETITS & GRANDS
ALLEZ APPLAUDIR
EN MATINÉE ET EN SOIRÉE
Le célèbre Roi du Rire

GROCK
AND PARTNER
PENDANT LES ENTR'ACTES
LA GRANDE NOUVEAUTÉ AMERICAINE
THE SENSATIONAL AMERICAN JAZZ BAND

EN MATINÉE ET SOIRÉE
A L'OLYMPIA
Les meilleures vedettes, les plus belles attractions
LES 7 SPADES
CHANTEURS, DANSEURS ET INSTRUMENTISTES AMÉRICAINS

L'AFFAIRE DE L'AMERICAN BAR
(Sketch)
MARFA DHERVILLY ET NORMAND
BRUEL - PÉDERSEN
Mr HOUQUE, KAMA KOURA, KYON'S trio, Jane RYP
FAUTEUILS depuis 1 franc

La Journée.

Opéra, 7 h. 30, Hamlet.
Comédie-Française, 8 h. 30, Britannicus. George Dandin, 8 h. 15, D'un jour à l'autre.

Opéra-Comique, 8 h. 30, La Vie de bohème. Ping-Pong, 7 h. 30, Mignon.

Odeon, 8 h. et 7 h. 45, Marion Delorme. Gaîté-Lyrique, 2 h., le Prophète ; 8 h., la Fille de Pausanias.

Vaudeville, 2 h. 30 et 8 h. 30, la Marraïne de l'escouade.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, Grand-Père. Antoine, 2 h. 30 et 8 h. 10, les Buteurs et la Fille.

Trianon-Lyrique, 2 h. 15, Rose et Colas, l'Épreuve villageoise ; 8 h., Si j'étais roi. Châtelet, 2 h. et 8 h., la Course au bonheur.

Variétés, 2 h. 15 et 8 h. 15, Ohé ! Cygdon. Début, Campton.

Sarah-Bernhardt, 2 h. 30 et 8 h. 30, les Nouveaux riches.

Th. Reine, 2 h. 15 et 8 h. 15, la 1^{re} Chaise. Apollo, 2 h. 15 et 8 h. 30, l'Affaire du Central Hotel.

Palais-Royal, 2 h. 30 et 8 h. 30, le Compartiment des dames seules.

Gymnase, 2 h. 45 et 8 h. 45, Petite Reine (derna). Athénée, 2 h. 30 et 8 h. 30, la Dame de chambre.

Bouffes-Parisiens, relâche pour répétitions. Renaissance, 2 h. 30 et 8 h. 30, les Dragées d'Hyacinthe.

Cluny, 2 h. 30 et 8 h. 30, le Billet de logement. Nouvel-Ambigu, 2 h. 30 et 8 h. 30, le Système D. Déjazet, 2 h. et 8 h., les Femmes à la caserne.

Edouard-VII, 2 h. 45 et 8 h. 45, la Petite bonne d'Abraham.

Femina, 2 h. 30 et 8 h. 30, Chut ! revue. Capucines, 2 h. 30 et 8 h. 30, Comme une fleur, revue ; Carte de couchage.

Th. Michel, 2 h. 45 et 8 h. 45, Judith. Grand-Guignol, 3 h. 15 et 8 h. 15, Voyage à deux ; les Monstres.

Scala, 2 h. 15 et 8 h. 15, la Gare régulatrice. Comédie-Mariquy, 2 h. 30 et 8 h. 30, l'Art de tromper les femmes.

Gaumont, 2 h. 45 et 8 h. 45, C'est la Nouba ! Th. Arts, 2 h. 30 et 8 h. 30, le Poulaitier.

Th. Moderne, T. 1. s. 2 h., mat. Sam., dim., soir. à 8 h. 45, Petit revue, Paul, 2, 3 et 4.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère, 2 h. 30 et 8 h. 30, la Revue féerique.

Olympia (Centr. 44-68), 2 h. 30 et 8 h. 30, spectacle de music-hall (20 numéros), l'Affaire de l'American Bar (sketch).

Casino de Paris, 2 h. 30 et 8 h. 30, Gaby Deslys, Harry Pilger, Boucot, Rose Amy dans la revue.

Ba-Ta-Clan, 2 h. 30 et 8 h. 30, C'est ça ! revue. Nouveau-Cirque, tous les soirs ; matinée jeudi, samedi et dimanche.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 2 h. 45 et 8 h. 15, la Nouvelle Mission de Judex (3^e épisode). Loc. 4, r. Forest, 11 à 12 et 15 à 17 h.

Electric Palace, 5, Bd des Italiens. Charlot pompier, l'Enfermée (3^e éps. de Judex).

COURS ET CONFÉRENCES

À l'Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, demain lundi, à 2 h. 1/2, la Femme en Orient, conférence par Mlle Hélène Vacaresco. Danses et chants par Mlles Chasles, Lequien, C. Bos, Falconetti et Doris.

MONTE-CARLO

SAISON D'HIVER 1917-1918

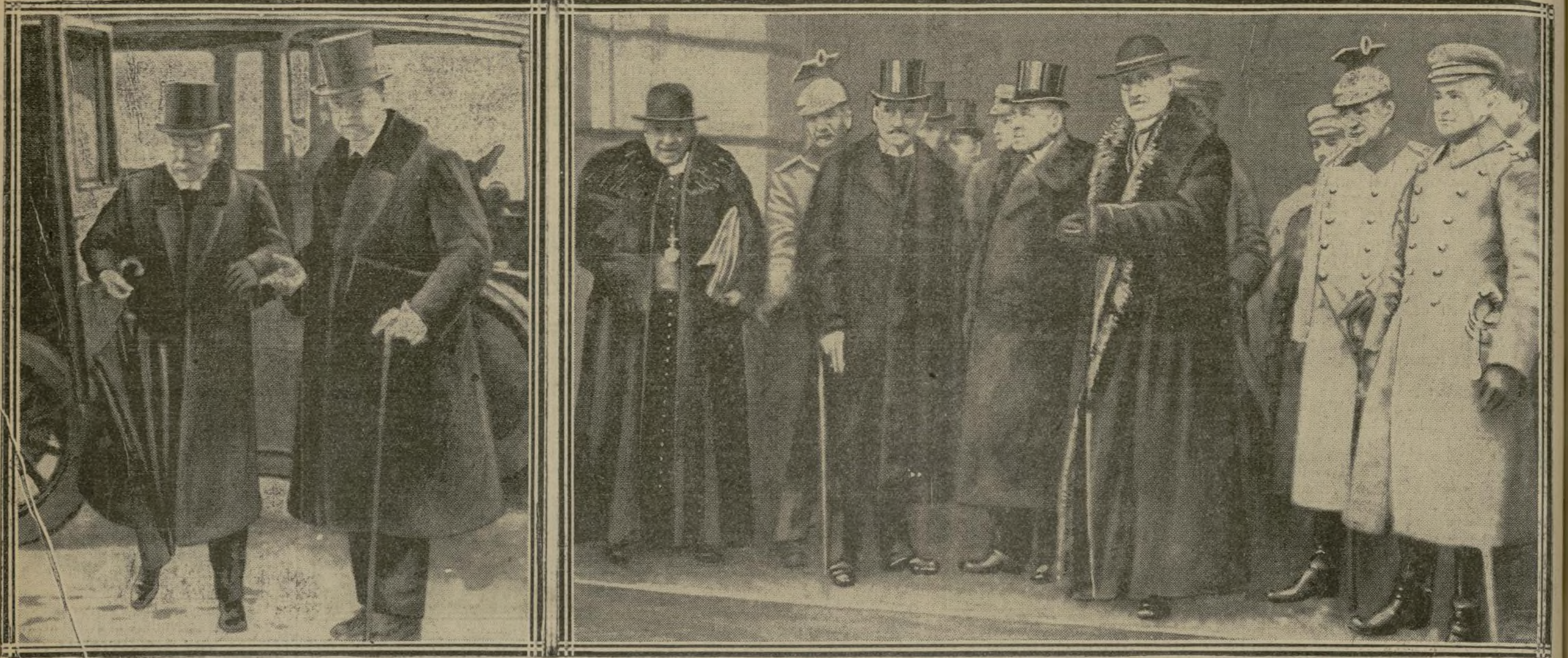
Le Monde est plein d'erreurs obstinément maintenues parce que l'homme redoute de changer des illusions familières pour d'après vérités chargées d'inconnu.

CLEMENCEAU.

EXCELSIOR

Nous ne devrions pas laisser notre orgueil nous obliger à adhérer à une proposition simplement parce que nous avons pris position précédemment.

LE CONSEIL DE RÉGENCE DE POLOGNE A ÉTÉ EXCLU DES POURPARLERS DE BREST-LITOVSK



LE COMTE HERTLING ET LE BARON DE RADOWITZ

Le Conseil de Régence de Pologne a été exclu des négociations, qui se poursuivent, non sans difficultés, à Brest-Litovsk. Trotsky n'a pas tenu compte du désir exprimé par l'Allemagne. Les Régents s'étaient pourtant mis en frais de politesse. Nos photographies

LES RÉGENTS, AU MILIEU, DE GAUCHE A DROITE : MM. LUBOMIRSKI, OSTROWSKI, KALOWSKI

montrent les personnages à Berlin et les échanges de visites officielles : 1° Le chancelier d'empire, comte Hertling, et le baron de Radowitz allant chez les membres du Conseil de Régence ; 2° Les Régents rendant sa visite au chancelier d'empire.

URODONAL et l'Opinion médicale

Je tiens à vous déclarer qu'ayant employé très souvent votre *Urodonal* dans toutes les formes d'urémie, dans ses manifestations plus ou moins graves, chez des individus de tempérament arthritique, j'ai toujours constaté des résultats inespérés que je n'aurais jamais pu obtenir avec les autres médicaments anturiques. Je continuerai avec constance et confiance à l'employer dans tous les cas indiqués.

Dr. AVERSA Joseph,
Inspecteur d'hygiène à Palerme (Sicile).

Je vous atteste avec plaisir que j'ai constaté la très grande efficacité de l'*Urodonal* sur un malade atteint de goutte arthritique déformante, inguérissable. Tous les remèdes jusqu'ici n'avaient apporté aucun soulagement ni amélioration ; mais avec l'*Urodonal* mon client est enthousiasmé des résultats obtenus et moi-même je suis décidé à le préférer à tous les autres remèdes indiqués pour cette maladie.

LAMBERTO PIRANI,
Dr. à Montebello (Pavie).

Lorsque l'*URODONAL* approche de la Terre, On voit venir un Archange entraînant la galère. Sa flamboyante épée et son regard serene Annonçaient aux mortels accourus sur la rive Qu'il venait parmi eux pour défendre le « REIN ».

HORS CONCOURS SAN-FRANCISCO 1915

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — Le flacon, franco 8 fr., les trois, franco 23 fr. 25.

FANDORINE et l'Obésité

Hémorragies
Retour d'âge
Fibromes
Migraines
Vapeurs

Toute femme obèse doit prendre de la FANDORINE

80% des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé

A partir de quarante ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire ; seule l'opothérapie (Fandorine) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Dans leurs mémoires : les docteurs **PEULLEY**, professeur agrégé à la Faculté de Lyon ; **RIGNAUX**, ex-interne des Hôpitaux de Paris, ancien chef de laboratoire d'électrothérapie de la Charité de Paris ; **M. GNAU**, de Reims ; **J. VALLEUR**, de la Faculté de Médecine de Lyon, médecin gynécologue, conseillent la FANDORINE contre l'obésité des femmes.

Etablissements Chatelain et toutes pharmacies, 2, rue Valenciennes Paris. Le flacon de Fandorine, 11 fr., flacon d'essai 5 fr. 30.

LES PLUS BELLES FLEURS DE NICE

Expédition par paquets postaux depuis 10 fr. franco

Maison J. PAPASSEUDI FILS,
Fondée en 1890
44 et 46 bis, rue de la Buffa, à NICE

Paniers, oranges et mandarines, avec fleurs d'orange, dep. 6 fr. 100 de fin nov. à fin mars. Env. cont. mand. poste.

La Maison fait aussi des abonn. au mois

EXPÉDITIONS DU 15 OCTOBRE AU 15 MAI

Le gérant : **VICTOR LAUVERGNAT.**
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Réfugiée vend ses Pékinols, Japonais, King Charles. — Atlantic Hotel, rue de Londres.

Vous obtiendrez le maximum de récolte dans vos jardins en suivant les conseils de **L'ALMANACH DU JARDINIER** envoyé à tous gratuits et franco par **Ch. LEMAIRE**, grainier, 103, bd. Magenta, Paris

SAVON "Le Pliant"

Pour Prix et Conditions écrire SAVONNERIE PROVENÇALE — MARSEILLE, St-JUST.

Nota. — La Maison n'expédie que contre remboursement

GRANDS MAGASINS QUEYREL

PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

BLANC

Lundi 4 Février EXPOSITION

et jours suivants

BOIS de chauffage, dur, sec, coupé 38 c/m à dom., 150 fr. tonne. **DELIS**, 83, r. de Rouilly.

ACHAT ET VENTE DE TITRES

LE "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

PILES, BOITIERS, AMPOULES
A. WEIL, 94, r. Lafayette, PARIS.
Catalogue franco
VENTE EN GROS. AGENTS DEMANDÉS

FUMEURS ! Les Pipes "MAJESTIC" "LA SAVOYARDE" "GLOIRE DE VERDUN" FUME CIGARETTES Marque E.P.C. en Ivoire, Ebène, Iris, Corne, Ambroy, "Ménisier de France" BIAGUES à TABAC "L'ALSACIENNE" PAPIER à CIGARETTES "BLOC LOUIS" 15 c. le cahier

DEMANDEZ PARTOUT ! Vente en gros : E. PANDEVANT, 29 Avenue du Marché, CHARENTON (Seine)

Le Meilleur Laxatif

GRAINS DE VALS

un seul au repas du soir effet le lendemain matin

Chasse la bile et Purifie le sang

64, Boul. Port-Royal, PARIS et toutes Pharm.

PIERRES A BRIQUET **BERNARD**, Paris, Rue de Châteaudun, 39

PAIEMENT DE COUPONS. ARGENT DE SUITE

100 MONUMENTS FUNÉRAIRES **EXPOSES** **L. LAMBERT** **MAGASIN 37, Bd Ménilmontant**

CONSTIPATION Le plus doux, agréable et efficace des laxatifs : Comprimés **DOZIERES**, la bte 2 fr. 20, imp. comp. Les exiger très phar. ou éc. Laborat. Doziers, St-Brieuc, C.-du-N.

ROSELILY du Docteur **CHALK** Poudre de Riz LIQUIDE

Fait Disparaître Les RIDES

avec la même facilité que la gomme efface un trait de crayon. Flacon 4 fr. et 6 fr. 10. **Ph. DETCHEPARE, à Biarritz.** Le **PERRE**, 37, Faubourg Poissonnière, Paris. VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

SPÉCIALEMENT CRÉÉES POUR LES ENVOIS SUR LE FRONT

petites boîtes picnic

Amieux Frères

195 GRAM. 250 GRAM.

PÂTES, GALANTINES & TOUTES VIANDES FROIDES

Maladies de la Femme

LE FIBROME

Sur 400 femmes, il y en a 90 qui sont atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes et autres engorgements, qui gênent plus ou moins les fonctions de l'organisme et qui expliquent les Hémorragies et les Pertes presque continuelles auxquelles elles sont sujettes.

La FEMME se préoccupe peu d'abord de ces inconvénients ; puis, tout à coup, le ventre commence à grossir et les malaises redoublent. Le FIBROME se développe peu à peu, il pèse sur les organes intérieurs, occasionne des douleurs au bas-ventre et aux reins. La malade s'efforce de résister, mais le malade s'aggrave et des pertes abondantes la forcent à s'aliter presque continuellement.

QUE FAIRE ? A toutes ces malheureuses, il faut dire et redire : Faites une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de votre santé, et sachez bien que ce composé de plantes spéciales, sans aucun poison, la Jouvence de l'Abbé SOURY est faite expressément pour guérir toutes les MALADIES INTERIEURES de la FEMME : Métrites, Fibromes, Hémorragies, Règles irrégulières et douloureuses, Troubles de la Circulation du Sang, Accidents du RETOUR D'ÂGE, Etourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Verrues, Phlébites.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIENINE DES DAMES (1 fr. 50 la boîte, + 0 fr. 20 pour l'impôt).

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 4 fr. 25 ; franco gare, 4 fr. 85. Les quatre flacons, 17 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie MAG. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la signature Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratuits.) 288

TROUBLES DE LA MÉNOPAUSE

PHLÉBITES - HÉMORROÏDES - VARICOCELES - VARICES - ULCÈRES

REGULARISE LA CIRCULATION DU SANG

VARICURE MARCK

Garanti sans hamamelis virginica, ni hydrastis.

En Vente dans toutes les Pharmacies

DURÉE DU TRAITEMENT 3 SEMAINES

Sur demande envoi gratuit de la Notice

G. MONNIER, 81-83, Rue de Chézy-NEUILLY (Seine)

LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIÈRE SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES Supprimant tout glissement.

Qualité recommandée : Les Alliés. — En Vente dans les 6^{es} Magasins, M^{res} de Chaussures, Nouveautés, Sportifs

Gros : La Touriste, Paris.